

## Les Châtiments (1853)

Quelques jours après le coup d'État du 2 décembre 1851, **Hugo** est contraint à l'exil, en Belgique puis dans les îles anglo-normandes. Il publie d'abord en août 1852 une petite brochure assassine, Napoléon le Petit ; et, face à l'océan, il construit **un édifice satirique de six mille vers**, *Les Châtiments*, dont l'élan grandiose (de « Nox » à « Lux », du Crime à la Liberté) se nourrit de tous les chagrins et de toutes les colères de l'homme libre qu'il est devenu par le paradoxe de l'exil.

Célèbres en leur temps par la verve et la causticité qui les caractérisent, ces poèmes brûlants valent aussi par l'authenticité des émotions et des convictions qui les animent. On en voudra pour preuve ce poème intitulé « Souvenir de la nuit du quatre », où l'écrivain raconte une scène vue lors des événements du coup d'État de 1851, quand, avec d'autres députés, il tentait d'organiser la résistance populaire dans Paris. Dans la nuit du 4 décembre 1851, sous ses yeux, un jeune enfant, le fils Boursier, est tué par les balles du « tyran ». Le chagrin et l'indignation débordent...

### « Souvenir de la nuit du 4 »

- L'enfant avait reçu deux balles dans la tête.  
Le logis était propre, humble, paisible, honnête ;  
On voyait un rameau bénit sur un portrait.  
Une vieille grand-mère était là qui pleurait.
- 5 Nous le déshabillions en silence. Sa bouche,  
Pâle, s'ouvrait ; la mort noyait son œil farouche ;  
Ses bras pendants semblaient demander des appuis.  
Il avait dans sa poche une toupie en buis.  
On pouvait mettre un doigt dans les trous de ses plaies.
- 10 Avez-vous vu saigner la mûre dans les haies ?  
Son crâne était ouvert comme un bois qui se fend.  
L'aïeule regarda déshabiller l'enfant,  
Disant : — Comme il est blanc ! approchez donc la lampe.  
Dieu ! ses pauvres cheveux sont collés sur sa tempe ! —
- 15 Et quand ce fut fini, le prit sur ses genoux.  
La nuit était lugubre ; on entendait des coups  
De fusil dans la rue où l'on en tuait d'autres.  
— Il faut ensevelir l'enfant, dirent les nôtres.  
Et l'on prit un drap blanc dans l'armoire en noyer.
- 20 L'aïeule cependant l'approchait du foyer,  
Comme pour réchauffer ses membres déjà roides.  
Hélas ! ce que la mort touche de ses mains froides  
Ne se réchauffe plus aux foyers d'ici-bas !  
Elle pencha la tête et lui tira ses bas,
- 25 Et dans ses vieilles mains prit les pieds du cadavre.  
« Est-ce que ce n'est pas une chose qui navre !  
Cria-t-elle ; monsieur, il n'avait pas huit ans !  
Ses maîtres, il allait en classe, étaient contents.  
Monsieur, quand il fallait que je fisse une lettre,
- 30 C'est lui qui l'écrivait. Est-ce qu'on va se mettre  
A tuer les enfants maintenant ? Ah ! mon Dieu !  
On est donc des brigands ? Je vous demande un peu,  
Il jouait ce matin, là, devant la fenêtre !  
Dire qu'ils m'ont tué ce pauvre petit être !
- 35 Il passait dans la rue, ils ont tiré dessus.  
Monsieur, il était bon et doux comme un Jésus.  
Moi je suis vieille, il est tout simple que je parte ;  
Cela n'aurait rien fait à monsieur Bonaparte<sup>1</sup> ;  
De me tuer au lieu de tuer mon enfant ! »
- 40 Elle s'interrompit, les sanglots l'étouffant,

1. Louis-Napoléon Bonaparte, neveu de Napoléon I<sup>er</sup>, élu président de la République en décembre 1848, auteur du coup d'État du 2 décembre 1851, et qui sera empereur sous le nom de Napoléon III, de 1852 à 1870.

- Puis elle dit, et tous pleuraient près de l'aïeule :  
 « Que vais-je devenir à présent, toute seule ?  
 Expliquez-moi cela, vous autres, aujourd'hui.  
 Hélas ! je n'avais plus de sa mère que lui.
- 45 Pourquoi l'a-t-on tué ? Je veux qu'on me l'explique.  
 L'enfant n'a pas crié vive la République. »  
 Nous nous taisions, debout et graves, chapeau bas,  
 Tremblant devant ce deuil qu'on ne console pas.  
 Vous ne compreniez point, mère, la politique.
- 50 Monsieur Napoléon, c'est son nom authentique,  
 Est pauvre, et même prince ; il aime les palais ;  
 Il lui convient d'avoir des chevaux, des valets,  
 De l'argent pour son jeu, sa table, son alcôve,  
 Ses chasses ; par la même occasion, il sauve
- 55 La famille, l'église et la société ;  
 Il veut avoir Saint-Cloud<sup>2</sup> plein de roses l'été,  
 Où viendront l'adorer les préfets et les maires ;  
 C'est pour cela qu'il faut que les vieilles grand-mères,  
 De leurs pauvres doigts gris que fait trembler le temps,
- 60 Cousent dans le linceul des enfants de sept ans.

Victor Hugo, *Les Châtiments* (1853)

2. Le château de Saint-Cloud fut la résidence préférée de Napoléon III. Lire  
 là-dessus Son Excellence Eugène Rougon, roman d'Émile Zola (1876).

Gravure illustrant une édition des *Châtiments*.



## COMMENTAIRE COMPOSÉ

1. **Le réalisme d'une scène vue.** Comment Hugo s'y prend-il pour rendre « vrais », comme dans une sorte de « reportage », l'atmosphère, les décors, les faits et les personnages de l'anecdote tragique qu'il raconte ?

2. **Le pathos poétique.** Par quels moyens et quels effets le poète cherche-t-il à nous toucher et à nous émouvoir ? Dans certains vers l'émotion ne côtoie-t-elle pas le pathétique ?

### 3. La vigueur d'une protestation

- Reportage, élégie, ce poème est aussi un « acte d'accusation ». De quels « crimes » Hugo charge-t-il « le prince » ?
- Quels mots et quelles images rendent particulièrement efficace cette protestation indignée ?
- Étudiez l'**ironie** des vers 49 à la fin.

## GROUPEMENT THÉMATIQUE

### L'enfant victime, martyr — ou « gavroche »

Victor HUGO : Cosette et Gavroche dans *Les Misérables* 1862 (voir pp. 173, 175). — Alphonse DAUDET : *Le Petit Chose*, 1868. — ZOLA : la petite Lalie, dans *L'Assommoir*, 1877. — Hector MALOT : le jeune Rémi, dans *Sans famille*, 1878. — Jules VALLÈS : *L'Enfant*, 1879. — Jules RENARD : *Poil de Carotte*, 1894. — Hervé BAZIN : *Vipère au poing*, 1948. — Raymond QUENEAU : *Zazie dans le métro*, 1959. — Émile AJAR : Momo, dans *La Vie devant soi*, 1976.

## EXPOSÉS

- Le coup d'État du 2 décembre 1851.
- Le personnage de Napoléon III : dans l'histoire et dans *Les Châtiments*.